

FEUILLETON DU SAMEDI

LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

CHAPITRE VIII

(Suite)

Quelle était malheureuse, la pauvre Margaret, obligée de subir les adulations de gens cupides, de ce Lyndal qu'elle détestait, de ce Mac-Bury qu'elle abhorrait, de ce Mauriac qu'elle haïssait ! Et la seule personne qui eût trouvé grâce à ses yeux, qui lui plaisait enfin, la délaissait d'une manière presque blessante !

A l'aide du sentier à demi frayé, contournant, avec prudence et lenteur, la masse granitique, toute la bande suivait de loin miss Mac-Bayle.

Les baronnets, dont les services avaient été refusés par la belle Ecossoise, s'étaient offerts aux sœurs jumelles. Celles-ci n'avaient qu'un souci : défendre leur fraîche toilette contre les ronces qui poussaient à foison sur l'étroit sentier.

D'instant en instant, elles jetaient un petit cri d'effroi ; Lyndal et Mac-Bury s'inclinaient respectueusement, et, tout en se piquant le bout des doigts, ils dégageaient, avec grâce, la fraîche étoffe de s'épines et des ajoues.

Mme de la Tour-du-Bois lançait des exclamations admiratives devant la beauté du paysage. Parfois, elle s'arrêtait toute droite, étendait les bras comme la pythonisse antique, et murmurait à l'oreille de Noël Richebrae :

— Pays admirable ! O vieille Armorique ! terre de granit ! végétation de chênes !... Quelle voix saurait te chanter dignement ?

Et désignant le Rosecoat, qui apparaissait au fond de la vallée :

— Si jamais la muse me visitait encore, je n'oublierais pas le castel enchanteur !

A quelques pas de ce groupe, lord Mac-Bayle relatait à Maurice les délices de la pêche à la mouche artificielle ; et, plus bas encore, ayant à peine dépassé la base du roc, s'avançaient Mme Berthier, Barbara Morridge et la marquise de Trémur.

Toutes trois regardaient le charmant effet de tous ces groupes, échelonnés sur les différentes zones du roc. Les voix animées leur arrivaient distinctement, et les toilettes ressortaient en teintes claires, sur le fond sombre des pins.

Bientôt tous, fatigués de l'ascension, sur l'invitation de la marquise, s'arrêtèrent un instant sur la pente, louant la beauté de la mer ; les uns par réelle admiration, les autres pour jouer au sentiment.

Quand à Margaret, toujours en avant, elle atteignait déjà le sommet du roc, lorsque, soudain, elle demeura droite, immobile, la lèvre frémissante. Elle dut se retenir à une touffe de genêts pour ne pas glisser sur l'herbe rase. Dans une seconde, dans un simple coup d'oeil, elle avait compris à quelle cause il fallait attribuer les absences du marquis et sa parfaite indifférence.

Gaston était là, près de Mlle Hermel, à demi caché par le tamarix du petit bois. Ses yeux expressifs enveloppaient la jeune fille d'une tendresse émue où perçait un sentiment profond, et le regard reconnaissant de Germaine allait, à son tour, remercier Gaston. Un mot, un sourire échangés de loin en loin, laissaient deviner que tous deux avaient le même cœur.

L'Ecossoise devint d'une pâleur livide ; et, prise d'une jalousie dont elle n'était pas maîtresse :

— Germaine ! balbutiait-elle ; Germaine !

Elle demeurait à la même place, comme fixée au sol, et regardait toujours le groupe ami dont la vue lui était si cruel.

— Oh ! Germaine, reprit-elle encore mentalement, mais avec une profonde amertume... Germaine, est-ce donc toi que j'appelais ma sœur, mon amie, toi, qui viens m'enlever le cœur de celui que j'aime...

C'est cruel... cruel... de me faire souffrir ainsi. Pourquoi t'ai-je fait venir dans ce coin retiré de la Bretagne... ?... Pourquoi, mon Dieu ?

Toute son affection pour Germaine se changeait en amertume. Maintenant elle comprenait l'intérêt passionné donné par le marquis à l'histoire de Mlle Hermel. Oui, ils s'aimaient, elle n'en pouvait douter. Germaine était là, vraiment charmante, transfigurée par la joie. Quelles paroles eussent eu plus d'éloquence que le sourire de ses lèvres, que l'expression de son regard !

Un feu sombre s'allumait dans les prunelles de Margaret, une expression dure et méchante altérait la beauté de son visage, tandis qu'elle écoutait Gaston parler avec chaleur de ses plans d'avenir, du talent de Mlle Hermel.

— Que vos peintures me plaise ! disait le jeune marquis avec une inflexion de voix caressante qui faisait tressaillir Germaine et pâlir Margaret ; je les trouve plus que belles, je les trouve vraies. Vous peignez comme pourraient le faire nos maîtres ? vos toiles sont dignes d'un Corot.

Germaine eut un bon rire, plein de franche gaieté.

— Voyons, dit-elle, l'éloge n'est pas suffisant : dites encore d'un *Daubigny* d'une *Rosa Bonheur*... C'est la vraie mesure.

Puis, redevenant sérieuse :

— Ne vous faites pas d'illusion : la célébrité ne viendra jamais jusqu'à moi. Je suis un simple peintre d'herbes, de feuilles de ciel et de vagues. Mes compositions peuvent avoir quelque poésie, quelque fraîcheur ; c'est tout. Comparées aux œuvres des maîtres, aux œuvres des *Corot*, comme vous dites, mes peintures resteront toujours dans l'ombre. Mais, de quoi me plaindrais-je ? Les places ombragées ne sont-elles pas les meilleures ? Là, rien à redouter : ni l'envie qui, parfois, blesse si cruellement ; ni les rivalités qui peuvent fermer le cœur de nos amis les plus chers... Et c'est si bon l'amitié ! Je le sais par expérience... j'aime tant la seule amie qui me soit restée fidèle, ma chère Margaret !

Sa voix avait un accent de vérité qui pénétra jusqu'au fond de l'âme de l'Ecossoise.

— Oui, elle m'aime, fit-elle amèrement... Oui, elle est bonne... bien meilleure que moi... plus belle que moi, si vraie si simple !

Miss Mac-Bayle demeurait encore sans largeur dans les sentiments, basement envieuse et méchante. Oui, un instant, elle eut la pensée de foudroyer Germaine de ces quelques mots :

Le marquis est le seul que je voie sans déplaisir... Et tu viens sur mes brisées !

Puis soudain, elle eut honte d'elle-même ; elle rougit de sa faiblesse, et un flot de larmes lui monta aux yeux, emportant, à tout jamais, le jalousie et l'amertume.

C'était une vaillante et une généreuse que Margaret ; et, malgré la douleur aiguë qui lui traversait l'âme, elle fit, en une seconde, le sacrifice de son premier amour.

Etouffer ce jeune sentiment, au moment où il venait d'éclorre, c'était peut-être stériliser pour toujours un cœur demeuré longtemps aride ; c'était peut-être anéantir à jamais toute moisson de tendresse ; mais Margaret n'hésitait plus.

— Surtout ! murmura-t-elle, que Germaine

ignore le nom de celui que j'aurais pu tant aimer !...

Et, faisant un effort suprême, pénétrant dans le bosquet de tamarix, elle s'avança vers son amie la main tendue.

En ce moment, le groupe des ascensionnistes atteignait le sommet du Roc-ar-Laz, cernant, en quelque sorte, Germaine et l'officier de marine. Mlle Hermel se prit à trembler violemment. Son visage se couvrit d'une ardente rougeur. Comment tous ces mondains, tous ces malveillants, allaient-ils interpréter la présence de Gaston ?

— Ne craignez rien, murmura le jeune homme. Et s'éloignant un peu de la jeune fille, il s'avança pour saluer les malencontreux ascensionnistes.

Ceux-ci s'étaient arrêtés, fort surpris.

Eh quoi ! c'était pour aller rejoindre cette jeune artiste, sans nom et sans fortune, que le marquis de Trémur délaissait les fêtes du Rosecoat ! L'occasion était bonne de se donner la satisfaction d'une petite vengeance, en humiliant la belle et douce enfant.

Mauriac et les baronnets eurent un malin sourire. Avec un dédain accentué, Mmes Berthier et de la Tour-du-Bois toisaient la jeune fille toujours émue, toujours tremblante, et, s'adressant à Gaston :

— Je ne savais pas, marquis, dit d'un ton aigrelet la mère des jumelles, que vous fussiez un admirateur si passionné de peinture... Mais en voyant l'artiste tout s'explique !...

Gaston se mordit les lèvres pour ne pas répondre, un éclair jaillit de ses yeux.

— On parle de fées, d'apparitions idéales sur les faiblesse bretonnes, reprit ironiquement Mme de la Tour-du-Bois. Je constate que ce n'est pas une simple légende, mais une réalité. Vit-on jamais plus charmante apparition ?

Germaine, les yeux pleins de larmes, écoutait cette voix moqueuse et mordante. Elle inclinait le front ; elle sentait tout ce que sa situation avait de délicat ; son regard implorait l'appui du jeune enseigne, l'appui de Margaret.

Et soudain, miss Mac-Bayle, sentant le réveil de sa vaillante nature, s'élança vers son amie, lui prit la main, et regardait bien en face la belle Parisienne :

— Oui, vous le dites bien, Madame, mon amie est une fée par ses talents, par sa grâce et sa beauté ; mais c'est une sainte fée, digne, par ses vertus, d'attirer les regards de sainte Honorée et de saint Ellum, qui du haut du ciel lisent au fond des cœurs.

Voyant l'air étonné du cercle, elle ajouta :

— Ah ! Mesdames, Mlle Hermel est mon intime amie ; je la connais depuis mon enfance... Permettez-moi de vous la présenter.

Puis, de la main désignant Suzel :

— Quant à cette Alsacienne qui se tient debout, à l'écart, et que vous ne semblez pas apercevoir, c'est le type du dévouement maternel ; une femme héroïque dont les hautes vertus pourraient rivaliser avec celles de vos saintes bretonnes. Je vous l'affirme, si vous connaissiez l'histoire de Mme Hermel, vous n'auriez pas assez d'admiration à lui prodiguer.

Alors, avec une charmante simplicité, Margaret vint se placer près de Suzel, où Marc, tout ému lui serra la main en murmurant tout bas :

— C'est bien ! miss Mac-Bayle.

Quand au malad il demeurait atterré.

Qu'était-ce donc que cette jeune artiste, que cette intrigante, sans nul doute, que cette ambitieuse qui venait ainsi à l'encontre de ses projets les plus caressés ; qui venait jusqu'au fond de la Bretagne, emporter d'assaut le cœur et le patrimoine de son petit-fils ?

Un vertige lui passait devant les yeux, et